Peltier
FRC 26719
Case
FRC
23455

LE COUP D'ÉQUINOXE.

Pour ſervir de ſuite à

SAUVEZ-NOUS *ou* SAUVEZ-VOUS;

ET A LA

TROMPETTE DU JUGEMENT.

Dies iræ, dies illa,
Solvet cœtum *in favilla.*

En prenant cet écrit, cher & benoît lecteur,
Voulez-vous en deux mots en connoître l'auteur:
Amateur né du coq-à-l'âne
De l'ariſtocratie ardent perſécuteur.
Tout ſon eſprit eſt dans ſon cœur,
Et ſa cervelle eſt dans ſon crâne.

Paris 22 Septembre 1789.

THE NEWBERRY LIBRARY

T. 1404

A M. CER***

En vous offrant, Monsieur, cet hommage léger,
Fruit d'un cerveau bouillant, d'une tête sans regle,
Peut-être avec rigueur allez-vous me juger ;
Mais quoique ma raison ait prévu le danger,
Mon cœur sent qu'un *hibou* doit ses tributs à *l'aigle.*

Tout le monde connoît la charmante fable de M. Cer. ***

INTRODUCTION.

SEROIENT-ELLES donc dissipées les ténebres qui nous environnoient depuis si long-tems? Ta motion, Volney, est-elle rejettée, ou simplement retirée? Et pouvons-nous espérer de voir enfin disparoître le nuage de sang qui nous menace? Tu as parlé le langage de la vérité; j'avois osé la publier avant toi (*). Je ne craindrai pas & m'honorerai encore de la dire après: La nation doit se rassembler & réorganiser ses vrais représentans, si l'on veut une constitution fondée sur la confiance & la vénération, si l'on desire que la nation françoise prenne sa vraie place parmi

(*) Voyez la Trompette du Jugement.

les puiſſances de l'Europe, & ſi l'on veut enfin qu'elle faſſe la honte des ſiecles paſſés, le modele des générations préſentes & l'admiration des races futures.

L'ASSEMBLÉE NATIONALE,

Depuis le 18 *Juillet juſqu'au* 20 *Septembre.*

UN nouvel ordre de choſes a commencé à cette époque à jamais mémorable, où le peuple a ſi énergiquement fait connoître & ſes droits & ſes forces; mais que de ſentimens divers il a fait naître dans les divers membres qui compoſent l'aſſemblée nationale! Chez les uns, glorieux de leurs triomphes, il a occaſionné une exaltation qui les emporte toujours au-delà du but. Chez d'autres, le ſentiment de la crainte a maſqué l'orgueil humilié; la ruſe & l'hipocriſie ont ſuccédé à l'épouvante. Ils ont fui tremblans, ils ſont revenus tranquilles, empoiſonner l'aſſemblée qu'ils avoient déſertée lors de la ſéance de ſoixante heures; un tel ordre ne peut ſubſiſter. L'exagéra-

tion d'une part, la vengeance & l'ariſtocratie d'une autre, tout nous annonce une conſtitution déplorable ; chaque decret paroît moins le réſultat des opinions de tous, qu'une conquête ſur l'armée ennemie, la nation ſe ſent mal repréſentée. La confiance du peuple s'éteint, il voit, ou croit voir dans chaque délibération, un principe de maux. L'effroi prend la place de l'amour, & cette conſtitution pour laquelle il ſoupire, cette conſtitution qui doit être fondée ſur la vénération, lui ſemble le premier anneau des chaînes qu'on lui prépare. A ces craintes, ſe joignent les approches de la ſaiſon de miſere, la famine va le dévorer, encore quinze jours, l'aſſemblée nationale périt ; une dictature ſuprême eſt deſirée, & nous retombons dans le repos de la mort. Déja ce droit de *veto*, ce privilége céleſte de la couronne, *ce palladium* de la liberté, ce droit dont le monarque vient de commencer ſi patriotiquement l'uſage, eh bien ce *veto* étoit craint, étoit méconnu, étoit regardé comme un malheur. Pourquoi cette

frayeur disoit-on au peuple ? Les prêtres & les nobles le veulent, répondoit il, il y a des projets cachés ; on nous prépare quelque chose de sinistre, il se tient des petits comités, celui-ci a parlé aujourd'hui cinq fois de suite ; on ne voit que tel autre à la tribune, & déjà le rire sardonique du dédain a convulsé leurs levres homicides.

Ils n'ont pas tort, ceux qui raisonnent ainsi, ils sont là six cents où ils ne doivent être que vingt au plus. L'égalité de représentation est heurtée, des combats continuels vont se succéder, j'y ai vu des défis, j'y ai vu des gestes menaçans. La raison n'eût jamais pu sortir, que meurtrie d'une pareille lutte, & son squelette décharné eût fait horreur aux français & pitié aux étrangers.

Empressez-vous donc, ô citoyens, de réformer promptement l'assemblée nationale dans ses élémens ; qu'on n'y voie plus trois nations, que l'on n'y voie que les vrais représentans du peuple ; apportez tous vos soins, vos forces & votre activité, à ce que cette heureuse révolution s'opere sans se-

couſſe; donnez des pouvoirs illimités; que les cahiers de vos nouveaux élus ſoient dans leur conſcience & dans votre confiance. Alors l'aſſemblée ſera une convention d'amis, la raiſon y reparoîtra dans toute ſa pureté, & la liberté, cette vierge ſacrée qu'alloient violer nos vieux tartares, nos noirs croates, ouvrira ſans effort ſon ſein amoureux aux careſſes des jeunes amans que la patrie va lui préſenter.

Sans doute, & nous devons le deſirer, dans la nouvelle élection d'une aſſemblée parfaite, il ſe trouvera beaucoup de membres des ci-devant deux premiers ordres. Le choix que nous allons en faire, voilà aujourd'hui leurs uniques, leurs plus chers titres de nobleſſe; & ce prince patriote, & ce jeune préſident, chez qui la raiſon a devancé les années, & tous ceux qui ont combattu pour la liberté américaine, continueront ſans doute d'embellir l'horiſon national, leurs voix nous rallieront à l'ombre de ce trône que des méchans auroient voulu flétrir; nous verrons ſur le

trône la couronne & non l'individu, & chacun de nous, oubliant que Louis XVI eut de mauvais parens, ſe réfugiera dans ſon ſein pour y porter les conſolations d'une nouvelle famille d'enfans & d'amis.

Sans doute que ce nuage d'avocats & de procureurs ſe diſſipera, & que les délibérations d'une aſſemblée auſſi auguſte, ceſſeront d'être un lâche procès fait à la royauté, & une lutte perpétuelle d'aſſignations & de decrets, indignes d'un corps légiſlatif, plus indignes encore lorſque l'aſſemblée agit contre les principes qu'elle vient de poſer.

Sans doute que cette ſainte légion d'apôtres de la morale, que cette phalange de curés pour qui notre reſpect égale notre amour, ſentira qu'elle n'étoit pas là à ſa place, aura le bon eſprit de s'appercevoir que le troupeau confié à ſes ſoins, manque des ſecours qu'ils étoient dans l'habitude de leur prodiguer, ils s'en retourneront dans le calme de leur conſcience, pleins d'eſpoir dans la morale univerſelle de la nation, ils répandront la confiance & la paix dans leurs

départemens respectifs, la reconnoissance publique les y suivra, l'abondance les y accompagnera; & placés comme ils étoient entre l'ambition de plaire à leurs supérieurs, & la crainte de se compromettre auprès d'eux, nous saurons réduire les uns à leur juste valeur, & mettre les autres à leur place.

Sans doute qu'on ne verra plus dans le sein de l'assemblée, cette foule de journaliers & de journalistes qui semblent avoir spéculé à dix-huit liv. par jour, & six liv. par mois sur la misere publique, & qui oubliant que vingt-quatre mille livres de dépense journaliere qu'entraînoit l'assemblée, sont les impositions annuelles de plusieurs villages, aggravent chaque jour la pénurie du fisc par leurs motions dilatoires, qui, sans discuter l'opinion des comités nommés pour chaque section du travail, s'en viennent fatiguer l'assemblée de phrases malsonnantes, avec l'appât de les faire imprimer par Baudouin, & colporter par Cussac, ce qui éternise ces fastidieuses séances, lorsque tous les malheurs nous assiégent.

Sans doute que cette capitale se sauvera une seconde fois du reproche qu'on lui fait de sa premiere députation, & que les Cazeaux, les Condorcet, les Champfort, les Forbonnais, &c. remplaceront ceux des membres nuls, ignorés & ignorans que Paris & sa banlieue y ont déjà envoyés. Sans doute qu'à cette députation, se trouveront compris des financiers & des banquiers assez instruits pour ramener les esprits égarés, & que désormais un Lav....., un Dev....., un Bos..... pourront déploier leurs connoissances & leurs lumieres dans un vrai comité de finances, & présenter à la nation d'une maniere digne d'elle, les plans de son restaurateur.

Avec quelle satisfaction le peuple français ne verra-t-il pas naître l'occasion de rectifier lui-même des choix qu'il avoit été obligé de faire si précipitamment. La confiance sera là, elle fera sentinelle à la porte de la salle. Plus d'ennemis, on sera sûr de la plus parfaite inteliigence entre une assemblée loyale & un gouvernement vertueux.

La ſtatue de la liberté s'élevera pure ſur les fondemens de l'égalité; notre premiere aſſemblée en a déterré les fragmens épars, ce tronc mutilé a pris une forme ſous ſa main; l'aſſemblée future va y mettre dans le calme, l'harmonie, la grace & la vie, & le monarque ſemblable à Pigmalion en fera le chef-d'œuvre de l'amour & des arts.

Réponse à l'objection qu'on fait ſur le danger de raſſembler les bailliages.

On ne ceſſe d'objecter qu'il y a du danger en laiſſant de nouveau la nation ſe réunir. Mais où peut-il être ce danger? Y en eut-il, lorſque l'ennemi étoit à la porte, & qu'elle ſe raſſembla pour le combattre. Si quelque formidable qu'il fut, elle l'a terraſſé, pourroit-elle ſans cette nouvelle réunion, éloigner ſes anciens ennemis qui ſe ſont reproduits dans ſon ſein? ne doit-elle pas appréhender que ſes lauriers dont elle a fait hommage à l'aſſemblée, ne ſe transforment en verges déchirantes? On aura beau

me vanter tous les ſacrifices faits dans la nuit du 4, & où l'injuſtice brille quelque fois à côté du patriotiſme, il faut encore d'autres calmans à ma raiſon récalcitrante, malheureuſement les ſujets de crainte ſe multiplient tous les jours. Tantôt un article honteux dans la déclaration des droits de l'homme, vient m'éclairer ſur l'influence démeſurée des fermiers généraux du culte, ſur l'inertie ou l'ineptie de ceux de nos repréſentans populaires qui ſubſtituent la dévotion privée au dévouement public, & le timoriſme à la philoſophie; ſur l'arrogance & l'eſprit de domination de ces nobles qui voudroient encore faire coaliſer les deux glaives. Tantôt c'eſt le député d'un molecule de bailliage, qui ayant perdu la piſte des trois ordres, cherche à regagner la voie de l'ariſtocratie par la bouſſole des cahiers. Tantôt c'eſt un membre des communes dont la foibleſſe de la poitrine annonce la molleſſe de l'ame, qui d'une voix bénigne & candide, nous reproche une énergie qu'il ne connoît pas, & trouve que tout étoit pour le mieux

en France. Qui auroit pu raisonnablement, d'après de tels exemples, accorder sur parole une confiance sans bornes, & rester dans un honteux repos ?

Lorsque la sonde avertit le pilote que le port est voisin, il n'oublie pas que les écueils bordent la côte : équipage, passagers, tous sont alors en vigie ou à la manœuvre; le vaisseau de l'état va se briser ou arriver sain & sauf, les courans sont connus, le tocsin du branlebas doit nous appeller sur le pont, & nous devons veiller jour & nuit à empêcher l'échouage sur les vases de la molesse, ou sur les côtes de fer de l'aristocratie.

Il faut donc se réunir sans perte de temps, le zele de ceux qui ne désempareront pas lors de cette réélection, sera un titre de plus pour confirmer le choix qu'on a déjà fait d'eux, plusieurs se rendront justice & reviendront à leur poste dans la société. La suppression des ordres non encore votée, sera jugée clairement & en dernier ressort, & l'*inviolable* Maur..... &

le *ſacré* Deſp..... n'auront plus à nous objecter le vœu de leurs cahiers particuliers.

Envain, dira-t-on, le ſerment du 17 juin les oblige de ne pas ſe ſéparer que la conſtitution ne ſoit prononcée; un ſerment fait par tous eſt également rompu par tous; ils ont juré à la nation, elle les en dégagera; ils ſe ſont jurés à eux-mêmes de faire la conſtitution la plus parfaite que poſſible, ils ſentent leur impuiſſance, ils l'avouent, ils recherchent un nouveau mode de perfection, ils le trouvent, leur ſerment eſt accompli.

Mais la famine s'avance, mais le tems s'écoule, le tréſor royal eſt vuide, le peuple eſt dans la fermentation, les ariſtocrates vont ſemer la diviſion. Non, de pareilles terreurs ſont exagérées, il eſt aiſé de les écarter. Laiſſez agir les municipalités, elles ont repris, ainſi que le pouvoir exécutif, l'énergie qui leur étoit néceſſaire; quant aux finances, laiſſez agir librement, pour quelques mois, le ſage diſpenſateur de vos recettes & de vos dépenſes publi-

ques. Applaudiſſant à la candeur de vos vues, à la nobleſſe de vos aveux, chacun s'empreſſera de vous ſeconder. Toutes les ſources de la félicité vont ſe rouvrir. La richeſſe nationale va être dépoſée à vos pieds. Si vous êtes en harmonie avec le miniſtre, le pactole du patriotiſme débordera chez vous. Vos lenteurs ſeules, vos guerres inteſtines paralyſent tout. Pouvez-vous croire que cette nation ſi vive, ſi intrépide, qui prend en un clin-d'œil des fortereſſes imprenables, qui a franchi, comme un torrent, toutes les digues de l'ariſtocratie, ira s'embourber dans un cloaque infect à la porte du temple du bonheur. Ah! ceſſez d'avoir de pareilles craintes, une mine de reſſources eſt ſous vos pieds, fouillons-la de concert, la maſſe des conſommations & du travail peut encore s'augmenter & aſſurer la tranquillité du riche & l'exiſtence du pauvre.

Vices eſſentiels à corriger immédiatement pour épurer notre organiſation & ranimer la confiance du peuple.

Le deſpotiſme eſt démoli, toutes les diſtinctions morales qui y tenoient, ne doivent plus, ne peuvent plus ſubſiſter. La trinité des ordres eſt anéantie; plus d'ordre en France qu'il ne ſoit national; celui du S. Eſprit, le plus inconſtitutionnel de tous par ſon eſſence, ſa cherté & ſon ſerment, doit être le premier à diſparoître d'une ſociété libre, il doit entraîner avec lui tous les ordres de S.-Lazare, S.-Louis, S.-Michel, &c. *ſublatâ cauſâ tollitur effectus.* Plus de plaques, plus de croix, plus de cordons, je l'ai déja imprimé, je le répête encore, ces emblêmes de la ſuperſtition féodale & ſacerdotale, doivent, lorſque la nation ſe recommence, être entérrés ſous les fondemens du nouveau temple qu'elle conſ-

truit. L'armée seule qui a prêté serment à la nation, peut & doit conserver ses distinctions, les signes éclatans qui séparent les grades, & commandent la subordination nécessaire. Si la patrie accorde par la suite quelques marques distinctives au vrai mérite, ce seront les seules qu'on remarquera en France, encore doit-elle en être sérieusement économe. Elles sont le germe de mille maux. Oui, dut l'orgueil m'accuser d'exaltation, de délire même, je ne cesserai de le répéter, avec ces distinctions subsistantes, qui humilient les uns, tuméfient les autres, vous n'aurez, qu'on me permette l'expression, qu'une constitution de *boues* & de *crachats*. Plus on y réfléchit, moins on peut concevoir que dans cette fameuse nuit du 4 août, le sacrifice de tous ces titres si vains, si nuls aujourd'hui, n'ait pas accompagné la suppression de tous les autres priviléges, suppression qui a si heureusement applani le chemin de la constitution. Quels plus beaux titres

pouvoient acquérir à la confiance des peuples, les repréſentans des deux ci-devant premiers ordres de l'état, qu'une rénonciation ſolemnelle à d'auſſi frivoles chimeres. Quelle importance peuvent ajouter aujourd'hui les régénérateurs de la liberté françoiſe, ceux qui viennent de déclarer les hommes libres & égaux en droits, à des diſtinctions vraiment ſcholaſtiques. Ils ont oublié, ils ont foulé aux pieds depuis longues années ces croix de collége, que la pédanterie accorde à l'émulation enfantine; mais ils conſervent avec ſoins toutes ces guenilles éclatantes, qu'un régent deſpote accorde ſi ſouvent à tort & à travers. Qui pourroit s'honorer aujourd'hui d'une croix de S. Louis, quand on les a vues prodiguées à des eſpions, à des valets-de-chambre, & vendues dans la maiſon des princes à beaux deniers comptans, & ceux même qui les ont méritées au péril de leur vie, au prix de leurs bleſſures & de trente ans de travaux, ne doivent-ils pas être honteux des cauſes plates

& miſérables pour leſquelles ils alloient ſouvent répandre leur ſang :

J'eſtime moins cinquante Achilles
Triomphans pour un Menelas,
Qu'un ſoldat de Léonidas
Mourant pour Sparte aux Thermopiles.

Lorſque je vois certains perſonnages ſe diſputer le cordon-bleu de tel qui vient de mourir, je ne puis m'empêcher de ſonger au patricien qui ſuccéda dans la chaiſe conſulaire au cheval de Caligula ; enfin pour achever de dégouter de ces marques, que la philoſophie conſpue aujourd'hui, je n'ai qu'un mot à ajouter, c'etoient-là les récompenſes promiſes aux ennemis de la liberté, ſi l'exécution déſaſtreuſe de leurs deſſeins eut pû réuſſir. Delaunay la portoit auſſi, & Foulon étoit grand'croix de l'ordre.

Après avoir apprécié à leur juſte valeur les chiffons honorifiques, il me reſte un mot à ajouter ſur les qualifications nominales. Je crois que ſi la bannalité des fours

a été fupprimée, il n'y avoit pas de raiſon pour que la bannalité des marquis & des comtes n'éprouvât le même ſort. En vérité, on ne ſauroit trop fouetter notre éternelle enfance. Nous ne ceſſons d'argumenter ſur les mots; les rédactions de l'aſſemblée nationale ſont des eſpeces de theſes grammaticales; on enrichit le dictionnaire de nouveaux & ſuperbes mots conſtitutionnels, & perſonne encore, décompoſant par l'analyſe ces mots énigmatiques dont l'ignorance pare la vanité, n'a oſé en appauvrir notre langue pour en décorer l'autel de la liberté. Jadis le mot Duc ſignifioit un chef, un conducteur, un meneur, un *Dux* enfin. Aujourd'hui, on donne ce titre à des enfans au maillot, & le *conducteur* eſt lui-même mené par la liſiere. Les comtes (*comites*) étoient les officiers publics qui accompagnoient & conſeilloient le baron quand il jugeoit les cauſes. On accordoit encore ce nom aux aides de camp, aux compagnons du général. Certainement il n'y a aucun de nos

comtes actuels qui ne trouvât très-mauvais qu'on l'appelât M. le conseiller ; & je doute fort que tel vicomte de l'assemblée nationale s'entendît nommer avec plaisir M. le conseiller de Tournelle. Il en est de même des marquis & des barons. L'Angleterre, dira-t-on, a conservé tous ces titres, & même en crée tous les jours. Je réponds à cela, que l'Angleterre a aussi sa grotte de Fingal & sa chaussée des Géans. Les bons esprits n'y croyent pas plus qu'à la réalité d'une *Lordship ;* & c'est une raison de plus pour nous convaincre que ce n'est pas la Grande-Bretagne que nous devons prendre pour modele dans ses erremens & dans ses erreurs.

Sur la position actuelle de la France.

Ce beau royaume est dans les horreurs de l'agonie ; l'assemblée nationale actuelle ne lui convient plus. Elle cherche tous les jours à dégrader la majesté royale, elle laisse l'état se dissoudre, tout se déforme

au lieu de ſe réformer, les queſtions les plus oiſeuſes occupent des ſemaines entieres, on néglige abſolument le point le plus important, celui de la finance, tout languit, tout périt; les gens riches, les grands conſommateurs ſont tous au dehors.

Tout fuit, & ſans s'armer d'un courage inutile,
Dans le pays voiſin chacun cherche un aſyle.

La confiance de l'étranger eſt perdue. Celle du François eſt nulle; tout le numéraire eſt enfoui. Les plus riches places de commerce ſont obligées de créer des papiers-monnoie. En vain envoie-t-on au balancier public tous les meubles du luxe; en vain le monarque lui-même en donne-t-il l'exemple, en faiſant fondre ſa vaiſſelle; les plus grands malheurs nous menacent avant la fin du mois. Le peuple ſans pain, ſans travail, va ſe déborder dans les rues; une banqueroute générale va être le ſignal d'une guerre civile.

Cependant nous avons un monarque honnête homme, un miniſtere comme on

n'en a jamais vu, une nation de freres, une nation aimante disposée à tous les sacrifices; mais nous avons des représentans qui, pris en masse, sont généralement & despotiquement ridicules : les membres nommés au comité des finances, malgré tout leur zele, n'ont pas plus la confiance de l'assemblée que tous les autres comités. Des états qui auroient dû être publiés depuis deux mois, sont encore à venir. Les observations, les renseignemens des bons citoyens, eussent aidé l'ignorance nationale : eh bien ! rien n'a paru. Un membre a voulu faire le tableau de nos malheurs; il a été évincé de la tribune, & la parole a été accordée à la motion la plus impie & la plus mensongere, sur un établissement qui, dans ce moment, est l'unique ressource de Paris & de la nation pour la fin de l'année. Il ne faut plus déguiser le chagrin qui nous consume. *Delenda est Carthago.* Ces hommes-là ne peuvent plus nous convenir. Il nous faut, sans tarder, une nouvelle con-

vention nationale; il nous faut des freres en qui nous ayions confiance, & non un millier de deſpotes. Pour tranquilliſer le peuple ſur ſa poſition, il faut lui annoncer & ſes beſoins & ſes reſſources, & ſur tout dévoiler celles de la France pour forcer la confiance, la conſidération & le reſpect de ſes enfans, de ſes amis & de ſes ennemis. C'eſt ce que nous allons faire rapidement.

Voies & moyens pour que l'aſſemblée nationale ſe recompoſe ſans ſecouſſe pour elle & la nation.

Il faut d'abord préſenter les moyens de paſſer tranquillement l'hiver qui s'avance, & enſuite d'opérer, dans le courant de l'année 1790, la régénération complette de l'état. *Hic opus, hic labor eſt.*

La conſtitution peut être regardée comme faite; elle eſt dans tous les cœurs. Perſonne n'a intérêt de s'y oppoſer aujourd'hui. Ceux-là ſont ou en fuite, ou pendus,

ou à pendre. Nul embarras, nulle inquiétude de ce côté. Le roi ſoupire après, le miniſtere ne fera que la polir & l'épurer. Nous la rédigerons tranquillement, mais il faut vivre proviſoirement, car des loix ſont fort inutiles pour une ſociété morte.

L'aſſemblée actuelle, en ſe déclarant aujourd'hui vicieuſement & incohérément réunie, mal organiſée pour repréſenter la nation, ſe conſtituera proviſoirement en un grand comité national, & juſqu'à la confirmation des bailliages, ne fera, pour la prochaine convention, que des travaux proviſoires, des projets de loix conſtitutives, des plans de finance, & laiſſera au miniſtre qui les dirige carte blanche, pour aſſurer notre exiſtence fiſcale & politique juſqu'au premier janvier prochain. Il ne ſera pas embarraſſé d'en trouver les moyens.

Le dernier emprunt rempli ou non, puiſque c'eſt un myſtere impénétrable, ne peut pas mener le tréſor public au-delà du 10 octobre. Son peu de ſuccès, malgré les

modiques avantages qu'il préſentoit, nous préſage que ni à Paris, ni dans les provinces, ni dans l'étranger, un emprunt même de dix millions ne ſeroit aujourd'hui praticable. C'eſt ici que le génie créateur doit venir au ſecours d'un palliatif, d'un cordial routinier, qui ne peut plus rien ſur une machine blâſée.

La caiſſe d'eſcompte ſeule peut nous mener juſqu'au 31 décembre.

Alors quatre reſſources immenſes nous ſont ouvertes pour régénérer l'état dans le courant de l'année 1790.

1°. Des économies & réductions ſéveres dans tous les départemens.

2°. Une ſouſcription patriotique, ou taxe ſeche, ou centieme denier aſſermenté.

3°. L'impôt mis ſur les privilégiés & ſur les objets de luxe.

4°. Une loi ſage ſur les biens du clergé, & ceux du domaine.

Un développement ſuccinct de ces baſes ſacrées, peut répandre le calme dans tous les cœurs, & la confiance dans toutes les

bourſes : je vais le tracer avec rapidité, perſuadé d'avance que la nation l'accueillera avec gratitude.

La caiſſe d'eſcompte ſeule peut nous faire exiſter juſqu'au 31 décembre 1789.

Auparavant que d'entamer ce chapitre, je dois commencer par réfuter ſommairement la motion criminelle de M. Claviere, dont un orateur éloquent à eu le malheur de ſe rendre l'organe.

La caiſſe d'eſcompte eſt, ſans contredit, l'établiſſement le plus utile & le plus ſage dont aucune capitale de l'Europe puiſſe ſe glorifier.

Fondée en 1776 par M. Turgot, perfectionnée en 1779 par le miniſtre vertueux en qui nous eſpérons aujourd'hui, le ſeul, peut-être, digne de guider une véritable aſſemblée nationale, ſes commencemens furent foibles, ſon eſſor a été prodigieux, &, malgré tous les malheurs & les mé-

chans qui l'ont traverſée, elle a ſoutenu la guerre de cinq ans, crée la compagnie des Indes, crée indirectement, dans un autre hémiſphere, une culture annuelle de ſoixante-dix millions de livres de café, & avancé directement à la choſe publique plus de cent dix millions, dont ſoixante-dix millions ſont un dépôt auſſi ſacré qu'il ſoit poſſible de l'être, où toutes les notions ſur la juſtice ſont renverſées.

Une compagnie qui a plus de cent vingt-cinq millions de capital n'eſt jamais en faillite. Que le dépôt ſacré qui eſt ſous la ſauve-garde de la nation lui ſoit reſtitué, alors elle payera à bureau ouvert, alors elle ſe liquidera dans moins de ſix ſemaines, & alors puiſſent les malheurs qu'occaſionnera ſa ſuppreſſion & l'engorgement des fortunes retomber ſur le coupable auteur d'un mémoire fait pour égarer.

Les adminiſtrateurs de la caiſſe ont pu aller offrir à l'aſſemblée nationale des renſeignemens ſur le crédit public. Certainement, l'homme qui paſſe, pour ainſi dire,

en revue chaque jour toutes les armées de commerçans qui vivifient l'Europe, depuis Saint-Pétersbourg juſqu'à Cadix; l'homme qui, dans cette parade financiere, inſpecte, chaque jour à midi, toutes les opérations de mille places de commerce; ce même homme qui, de ſon pupitre de la rue Vivienne, embraſſe la mer Rouge, la mer Blanche & la mer Noire, doit être plus inſtruit ſur le crédit, qu'un vieux cardinal, qu'un jeune évêque, qu'un grand maréchal de camp, & qu'un petit avocat. Cette partie, on peut ſe permettre de le dire, ſeroit pour eux la mer à boire.

Lorſque tous les payemens de l'état ſont ſuſpendus, & lorſque la caiſſe paye à bureau ouvert trois cents perſonnes par jour, celui-là eſt un plat menteur, qui dit que *la nation paye, & que la caiſſe d'eſcompte ne paye pas.*

C'eſt une pitoyable dériſion, que de dire à la caiſſe, au nom de la nation, négociez votre créance ſur moi, qui vous payerai quand je pourrai. Où placer une

ſemblable créance? Il n'ignore pas, l'auteur de la motion, que cette propoſition eſt une puérilité, mais il devroit ſavoir le châtiment qu'infligent les loix aux officiers publics qui diſſipent le dépôt confié.

Lorſque la caiſſe reprit ſes payemens à l'avénement de M. de Calonne au miniſtere, perſonne n'ignore qu'elle avoit été un mois à ne faire que recevoir; & qu'à tout prendre, ce ne fut qu'un tour de force qui convertit, ſelon les expreſſions du miniſtre, l'attitude de la pénurie en une attitude d'aiſance.

Une ſociété en commandite qui eſcompteroit du papier à quatre pour cent, avec tous les riſques qu'il entraîne, les frais d'adminiſtration, les non-valeurs de l'argent reſtant en caiſſe ruineroit tous ſes aſſociés; &, ſi à ces craintes ſe joignoit celle de la déloyauté d'une grande nation qu'elle auroit ſecourue, ſon exiſtence ceſſeroit bientôt.

Ce n'eſt donc que ſur la ſageſſe de ſes opérations, ſur la confiance qu'elles inſ-

pirent, & ſur la poſſibilité qui en réſulte pour elle de mettre en circulation un numéraire fictif, qu'elle peut eſpérer, non pas de proſpérer, mais de ſe ſoutenir.

Ses dividendes n'ont point été uſuraires, n'ont jamais, dans les temps les plus heureux, excédé 7 pour cent ; ceux de cette année n'en rapporteront pas cinq, & il eſt bien permis de douter que cette Nation *qui paye* (M. de Mirabeau le cautionne) trouvât à emprunter, dans la malheureuſe circonſtance où nous ſommes, même à huit pour cent.

Il a fallu écarter de la ſuppreſſion générale, les intérêts des 70 millions dépoſés au tréſor public; cette ſomme jointe au dividende des 30 millions reſtant, fondoit tous les ſix mois la ſubſiſtance de 25 mille individus qui pouvoient y être intéreſſés; or, toutle monde ſait qu'aux termes même de l'arrêt fatal du 16 août, un coupon de 150 liv. devoit être excepté de la loi ſuſpenſive, puiſque les rentes au-deſſous

ſous de 500 liv. étoient payables en argent comptant.

Quelle compagnie de finance eût jamais verſé au tréſor public 70 millions à cinq pour cent; qu'on voie ſi pendant le régne cadavéreux de Louis XV, aucune corporation a fait la moitié d'un pareil ſacrifice.

C'eſt folie que de prétendre comparer la caiſſe aux banques de Londres & d'Amſterdam, une telle propoſition ne peut ſéduire que l'ignorance; la banque de Londres ne fut fondée que ſix ans après la conſtitution, celle de Paris l'a été dix ans auparavant; certes on ne doit pas craindre que lorſque la nation ſera conſtituée & la confiance éclairée, la caiſſe d'eſcompte, pure & libre du deſpotiſme des malveillans, ne ſoit inébranlable ſur ſes fondemens; d'ailleurs la banque de Londres a eu ſes momens de criſes, elle a ſouvent été obligée de payer en ſchellings; mais l'opinion eſt venue auſſitôt à ſon

ſecours, & la liberté de la preſſe l'a auſſitôt tirée de la preſſe de la méchanceté.

La banque d'Amſterdam n'eſt qu'un cloaque de lingots, un immenſe dépôt, à la vérité plus fidéle que le tréſor national; mais qui n'eſcompte, ne développe, ne crée & ne produit rien.

Quant aux autres banques de l'Europe, le reſte ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

C'eſt le comble de la ſtupidité que de prétendre que la ſtagnation de la caiſſe a pu influer ſur nos changes avec l'étranger; eſt-ce la caiſſe qui a fait le traité de commerce de 1785 avec l'Angleterre? Eſt-ce la caiſſe qui a attiré ſur nos campagnes, la grêle du 13 juillet, qui nous a contraint de tirer du dehors pour 30 millions de ſubſiſtances? Eſt-ce la méfiance qu'on a eu des opérations de la caiſſe qui a fait fuir nos capitaliſtes avec leurs fortunes en pays étranger? Eſt-ce la caiſſe qui a dirigé nos rapports politiques avec les puiſſances de l'Europe & briſé nos exportations par-tout? Eſt-ce la caiſſe qui a

promulgué ces loix de commerce eſpagnoles qui ont preſque totalement anéanti l'antique & douce ſociété que nous faiſions jadis de notre induſtrie avec les mines du Potoſe & du Mexique? voilà cependant les vraies cauſes de la pauvreté de nos changes, il n'eſt pas également facile d'aſſigner celle de la pauvreté de pareilles aſſertions & de *l'impudeur* de celui qui oſe les promulguer à la face des nations.

Enfin, c'eſt le dernier article de ma réfutation, l'ange tutélaire de la France honore cet établiſſement de ſon eſtime & de ſon approbation, de même qu'il honorera de ſon mépris le véritable auteur de l'inſidieuſe motion. On concevroit à peine le vrai motif de ſa profonde malice, ſi l'on ne ſavoit pas que directeur & aſſocié d'une compagnie d'aſſurance ſur les vies, compagnie monſtrueuſe formée par l'agiotage & la ſotiſe, compagnie à l'érection de laquelle la caiſſe a conſtamment refuſé des ſecours, il eſt très-poſſible qu'en paralyſant

le mouvement des affaires, en nous armant les uns contre les autres dans les rues de Paris, il n'eut traitreusement spéculé sur le tribut qu'auroient porté à sa caisse chimérique, les citoyens dont il alloit faire déchirer les entrailles. (*Voyez le Supplement*).

Si une protection certaine est accordée à la caisse, & elle la mérite, & la conduite de ses administrateurs développée un jour, aura droit à la reconnoissance publique, elle peut augmenter son capital déjà de cent vingt-cinq millions, de cent vingt-cinq autres millions.

Sur ces deux cents-cinquante millions, la nation en est déjà dépositaire de quatre-vingt-quinze, on ajouteroit cinquante-cinq nouveaux millions à ce dépôt, ce qui feroit un total de cent cinquante qu'on mettroit sous la sauve-garde de la foi publique Les cent millions restans seroient ainsi répartis.

75 Millions pour les opérations de Paris.
25 pour créer des caisses de secours dans

les dix principales villes du royaume.

100	Millions en activité.
150	Millions dépoſés à la nation.
250	

Alors la caiſſe d'eſcompte vraiment nationale aura le double mérite d'avoir fourni au fiſc, un aliment pour la fin de l'année, des ſecours au commerce, des moyens aux riches conſommateurs, du travail aux pauvres, & une conſtitution au royaume. Ses paiemens fondés ſur les proportions numériques de ſon réglement, ſe feront avec le luxe de l'abondance, le numéraire ſortira de tous côtés. La joie prendra dans tous les cœurs, la place des ſollicitudes qui nous aſſiégent, & la compagnie des aſſurances à vie, ne pourra plus conſpirer qu'avec les médecins.

Vingt-cinq mille actions, à dix mille livres chaque, ſeront la baſe de cet établiſſement. Qu'on ne craigne pas qu'ils ne ſe rempliſ-

ſent point. Paris, la province & l'étranger y porteront également.

Les développemens ſeroient trop long, & les momens ſont trop courts. Je me contente d'indiquer les textes de notre régénération.

Un autre moyen nous eſt ouvert encore pour rappeler le travail & l'aiſance en hiver. Taxez à cinquante pour cent de leur revenu les biens des propriétaires qui ſont dans l'étranger. Ils viendront partager nos périls, ou ils acquitteront envers la patrie, la dette de leur lâche ſécurité.

Qu'on n'aille pas prétexter une fauſſe crainte d'agiotage dans cette opération. Nous ne pouvons ſortir de notre engourdiſſement, que par un grand mouvement de choſes & d'hommes; & nous pouvons encore, en rappellant l'abondance de 1786, éviter les inconvéniens & les fautes dans leſquelles on tomba alors.

Régénération de l'Etat.

Les économies dans les départemens.

Elles ſont impérieuſement ordonnées, elles ſont praticables ſans crainte. Tels que des lions malades, nous commandons encore la terreur du reſpect à nos voiſins. Guerre, marine, traitemens de financiers, maiſon du Roi, ordre du St. eſprit, penſions, tout nous offre des branches gourmandes à émonder, les rentes ſeules doivent être exemptes; l'honneur & la nature des choſes nous en font une loi. C'eſt une aſſez peſante impoſition que l'aviliſſement du numeraire. Il ne faut pas d'autre réduction aux rentiers.

Cent millions par an peuvent être bonifiés ſur ces articles, & déjà l'on voit non-ſeulement le vrai deficit couvert, mais encore quarante millions d'applicables au ſoulagement des peuples.

La taxe ſéche, ou centieme denier, ou ſouſcription patriotique aſſermentée.

A ceux qui connoiſſent le caractere français, cette reſſource paroît immenſe. Oui ſans doute elle l'eſt, mais à qui connoît le cœur humain & la force qui meut toutes les choſes humaines, l'efficacité du moyen paroît peu prompte & ſuſceptible de bien des agitations.

Il faut que l'ordre ſoit rétabli par-tout, que la confiance ait reparu, qu'elle ſoit baſée pour qu'on puiſſe donner à ſa fortune toute l'évaluation qu'on ſe plait à lui donner. Il faut une grande circulation du numeraire pour réaliſer la valeur de ſes fruits au tréſor de la nation; il faut de plus, du temps, des années pour payer en même temps toutes les impoſitions anciennes, & la taxe nouvelle. Le ſerment eſt un moyen peu ſûr dans un pays où l'eſprit public n'a pas un demi ſiecle de maturité. La publication des cotiſations vo-

lontaires me paroît préférable. Au défaut du patriotiſme, ſachons intéreſſer la vanité & le beſoin du crédit.

Soit le capital de la France, ſoixante milliards, ce ſeroit ſix cent millions; n'en ſuppoſons que trois cents payable en quatre ans, c'eſt ſoixante-quinze mille livres chaque année, c'eſt plus que les rembourſemens exigibles, & la dette flottante ſe trouve déjà diminuée.

Les biens du clergé, le rachat des dîmes eccléſiaſtiques, les biens du domaine.

Hic latet ſalus in herbâ.

Trois archevêques, trente évêques, trente mille curés, trente mille vicaires ou chapelains, trente ſéminaires, voilà ce qu'il faut aux trente provinces, qui vont bien renfermer trente millions de François.

Soixante millions ſuffiront à cette exploitation ſpirituelle, en ajoutant aux appointemens des curés ou vicaires une taxe

locale fixée par individu dans l'assemblée du canton.

On peut y ajouter, comme en Angleterre, une taxe pour les pauvres, & supprimer nos honteux & pestilentiels dépôts de mendicité.

On n'a pas de renseignemens précis sur la valeur annuelle des dîmes & des revenus des biens ecclésiastiques ; on peut pourtant ne pas être taxé d'exagération en les portant à 180 millions.

Qui peut se plaindre si en confisquant toutes ces propriétés au profit de la chose publique, on continue à chaque détenteur la rente viagere du capital, qu'on réunira au domaine national, suivant l'évaluation qui sera faite par les municipalités & administrations provinciales.

Pour être libre, il faut être juste. Ceux que vous dépouillez ont des créanciers qui ont prêté sur la vie de vos pontifes & de vos pasteurs. Ces prêteurs sont des citoyens, c'est vous, c'est moi ; il sera sans doute pénible de voir sortir du trésor national

une ſomme énorme pour engraiſſer encore la nonchalance d'un jeune & frais abbé de St. Martin. Mais, conſolez-vous, la plus grande partie de vos riches propriétaires eccléſiaſtiques eſt dans un âge avancé, votre entiere jouiſſance n'eſt pas éloignée.

Heureuſe ſubſtitution ! graces vous ſoient rendues, imbéciles aïeux, qui avez ainſi involontairement préparé le bonheur de vos neveux. Les tréſors légués par votre piété abuſée, vont donc ſervir à rajeunir votre poſtérité uſée, & la mal-adreſſe des temps paſſés va couvrir le malheur des temps préſens.

Heureuſe ſubſtitution ! ô dignes paſteurs futurs, libres de ſoins ignobles, dégagés de procès qui aviliſſoient votre caractere auguſte, vous pourrez, avec la certitude d'une exiſtence honnête, vous livrer ſans diſtraction aux œuvres de miſéricorde, de charité, de conſolation.

Créanciers de l'état, le voilà votre gage, voilà la porte du ſalut, voilà le tréſor des bénédictions.

En vain l'assemblée nationale vouloit supprimer les dixmes sans rachat ; la sage résistance du monarque nous a sauvés d'une pareille bévue. Pour mettre au jour cet arrêté dans toute son horreur, il me suffira de dire qu'un membre du pouvoir exécutif, dont l'opinion précéda celle de l'abbé Sieyes, venoit deux mois auparavant d'acheter une terre d'un prix considérable, & que certainement son acquisition n'avoit pas été fixée d'après le revenu qu'il arrachoit si laborieusement à l'assemblée dans cette soirée.

Je ne parle point de toutes ces pompeuses reliques, hochets de la bigoterie, qui déparent encore nos gothiques autels. Je vois d'ici ces croix, ces châsses, ces vases, & l'or qui couvre nos saints, amollis & arrondis sous le balancier national, rendus à leur usage primitif, donner la vie & l'animation au corps politique.

Les biens du domaine du roi, devenus ceux de son peuple, vont prendre sous ses mains endurcies au travail, un accroissement

de revenu proportionné à la certitude d'une propriété incommutable. Le rachat de tous ces domaines épars & engagés, va ajouter à l'abondance du fiſc national, & augmenter à l'infini la ſomme de nos proſpérités.

Que le ſouverain & ſon auguſte famille ſoient ſans inquiétude. Leur véritable domaine eſt notre cœur. Leur héritage eſt notre amour, & notre ſenſibilité doit être le garant de notre munificence.

O vous dont les capitaux ſuſpendus depuis long-temps vous ont fait éprouver toutes les irritations de l'inquiétude, toutes les angoiſſes du beſoin & les ſacrifices de la néceſſité, réjouiſſez-vous, le gage de votre exiſtenc eſt enfin aſſuré. L'achat de cette vaſte licitation vous offre l'emploi de tous ces papiers jadis ſtériles, ſi ſouvent arroſés de vos larmes, le jour du miracle eſt venu, vos fortunes congelées vont acquérir une nouvelle liquéfaction, & les aveugles verront, & les boiteux marcheront. Ah ſur-tout, dirigez ces moyens de proſpérité dans les canaux du travail & de la re-

production, & vous ferez naître une foule de félicités individuelles autour de la vôtre.

Le mode de la conversion de ces propriétés de papier, de ces rescriptions, assignations, rentes, fournitures des départemens & autres objets suspendus, sera la matiere d'un travail, dont je pourrai donner ailleurs le développement, je me contenterai de dire en passant, que leur ensemble présente avec les intérêts échus entre sept à huit cent millions, & que le produit successif des ventes ci-dessus indiquées, non seulement peut en offrir l'emploi immédiat, mais encore donner un excédent qui mettra à même d'éteindre les charges de finance & de judicature, lorsque le montant en sera mieux connu.

Faire la *conversion* de tous ces papiers suspendus en un seul papier national, ou des quittances de finance même portant intérêt, seroit une injustice envers le propriétaire. On ne peut pas dénaturer un titre sans le consentement des deux parties. Une grande masse de papier national ne peut

s'établir dans un moment de discrédit ; ce n'est même qu'avec la plus grande modération qu'on peut en user dans le plus fort du crédit. Celui de la caisse d'escompte, qu'on pourra regarder comme national, puisque les trois cinquiemes de son capital seroient hypothéqués sur la nation, ne sera jamais dans une proportion trop forte. Deux papiers en concurrence se détruiroient nécessairement ; il faudra donc conserver les effets suspendus sous leurs dénominations respectives ; mais leur acquit & leur emploi étant assurés, & la circulation animée, la négociation qui s'en fera aisément les rendra aussi aisés à échanger que des billets de la caisse. Car, encore une fois, ne perdez jamais de vue le principe, qu'un papier-monnoie forcé dans une proportion outre mesure, est une chose dangereuse. *L'æs leve* des Romains, les monnoies de Philippe-le-Bel, celles du grand Frédéric, & les chiffons de Law en sont la preuve sans réplique.

Le papier national, en cela même qu'il

porteroit un intérêt, altéreroit la confiance, puiſqu'il détérioreroit d'autant le fonds qui lui ſert d'hypotheque. Le peu de numéraire qui nous reſte acheveroit de s'enfouir, & déjà, dans quelques provinces, cette crainte a empêché le renouvellement des baux.

Comment donc faire pour terminer l'année? Encore une fois cinquante-cinq millions par la caiſſe d'eſcompte des ſouſcriptions patriotiques, & le premier payement de la taxe d'honneur. Un mot du ſouverain & de l'aſſemblée, l'argent va couler; de l'orgueil & de la roideur, le ſang va inonder la France.

L'impôt ſur les ci-devant privilégiés & les objets de luxe.

La ſuppreſſion de la gabelle, & tant d'autres ſuppreſſions qui ſe ſont faites toutes ſeules, néceſſitent des remplacemens; l'accroiſſement de l'impoſition par celles que les privilégiés vont acquitter à leur tour, &

& une nouvelle impoſition qu'on pourroit mettre proviſoirement ſur les carroſſes, chevaux, cabriolets, cartes à jouer, & tant d'autres objets de luxe, remplaceront celles qui n'exiſtent plus, & le peuple, en voyant payer les riches, ſera ſoulagé & ſatisfait comme au jour de l'accompliſſement de la vengeance d'un long outrage.

Aucun état n'étant encore connu, on ne peut donner aucuns développemens arithmétiques : ce ſeroit ſe battre ſur l'hippogriffe. Le jour du calcul arrivera, & nous compterons alors : mais en ce moment il ne faut que poſer des baſes & ranimer la circulation de l'eſpérance.

RÉSUMÉ.

François, citoyens, pénétrez-vous de ces vérités éternelles, aſſemblez-vous, empreſſez-vous de les mettre à exécution ſans délai, ou le coup de la mort va vous frapper.

L'aſſemblée nationale actuelle n'a point votre confiance, elle ne la mérite plus.

Trois cens mille hommes ſont repréſentés par un nombre pareil à vingt-quatre millions. L'oppreſſion eſt criante & l'injuſtice manifeſte ; & l'injuſtice & l'oppreſſion ne ſont plus faites pour vous.

Peuple, vos repréſentans même ſe comportent mal ; ils eſſayent d'avilir la majeſté royale, aujourd'hui notre ſeul lien, aujourd'hui notre ſeul bien.

Ils contrarient les moyens d'exécution des miniſtres, qui devroient être leurs guides ; ils détruiſent tout, ils ne recréent rien ; ils diſtilent la banqueroute, ils préparent la guerre civile.

Des loix faites pour un peuple libre ne doivent pas être diſcutées au milieu d'un arſenal, & il y a trois cents paires de piſtolets à chaque ſéance dans les poches des membres actuels de l'aſſemblée.

Le monſtre de l'ariſtocratie eſt là ; je l'ai vu la ſemaine derniere à la tribune de la *vérité* & de la *liberté*. Il s'agitoit, il écumoit, il grinçoit des dents ; qu'y diſoit-il, un menſonge.

Il vous faut donc une nouvelle assemblée nationale.

Qu'elle soit peu nombreuse.

Qu'elle consiste pour la majeure partie en propriétaires de fonds particuliers, & en propriétaires de fonds publics.

Peu de membres du pouvoir exécutif. Que la capitale du royaume s'honore & s'empresse d'y porter le ministre des finances : peut-elle être plus dignement représentée ?

Plus de légions de légistes, comme ci-devant ; l'esprit de chicane est incompatible avec la dignité législatrice. Ils ont osé donner des assignations au monarque ; ils dégraderoient la nation en dégradant son chef.

Que le mot privilégié de gentilhomme soit anéanti à jamais : *Procumbat humi bos.* Nous sommes tous *gentis homines ;* nous sommes tous gentilshommes. Prouvons, non pas à M. Cherin, mais à l'Europe, la noblesse de nos ames par nos souscriptions patriotiques.

Ranimons nous-mêmes, par de généreux efforts, la confiance publique; que des libéralités nombreuſes, qu'une charité active ſoulagent nos freres malheureux, & adouciſſent pour eux les horreurs des ſaiſons & des circonſtances. Entrelaçons-nous d'une chaîne d'amour, & formons-en une couronne morale ſur la tête du plus honnête homme de ſon royaume.

Il n'a pas ſu, ce vertueux monarque, le mal qu'on nous faiſoit en ſon nom. Quand il l'a ſu, il a gémi, il s'eſt jetté dans notre ſein.

Digne miniſtre que l'Europe admire & révere, toi qui nous as traîné au travers de tant de périls ſur la montagne du bonheur, jouis de ton ouvrage; tu as ſoutenu la nation contre le deſpotiſme, défends aujourd'hui le trône, pour le bonheur de la nation, contre les malveuillans. La France applaudit à tes derniers travaux; c'eſt une nouvelle dette que tu contractes avec elle: mais ce qui ſeul ſuffiroit à la gloire d'un

autre, n'eſt que l'exercice journalier des habitudes de ton ame coloſſalle.

Municipalités de la France, achevez vîte de vous organiſer : la ſaiſon de miſere s'approche. Prévenez la licence, mais n'étouffez pas la liberté. On vous reproche déjà quelques actes d'une autorité vexatoire. La fermentation des premiers momens vous excuſe ; mais ſongez qu'en voulant détruire tout d'un coup de longues habitudes de corruption, le vice tranquille, privé de ſon aliment, peut ſe transformer en crime, & le crime doit être puni, tandis que le vice peut être réprimé avec ménagement.

Braves ſoldats des diſtricts, jeunes & brillans camarades, vous avez déjà recherché des diſtinctions autres que celle du patriotiſme. Ah ! veillez ſur vous-mêmes, ne méconnoiſſez jamais votre céleſte origine ! Rappelez-vous la nuit du 14 juillet ; chacun de nous étoit général. Nos diviſions ont ranimé un moment l'eſpoir de nos ennemis. Ah ! craignez de fournir de nouvelles armes à l'ariſtocratie antique, & d'anciennes

armes à l'ariſtocratie moderne, & que l'hiſtoire, en apprenant à vos neveux que trente mille pigmées étant devenus jadis des géans, ces trente mille géans ſe transformerent enſuite en autant de centaures.

Et toi Honoré-Gabriel Mirabeau, énergique apôtre de la liberté, toi chez qui le publiciſte excuſe ce que le rigoriſte condamne, toi à qui la patrie en pleurs décerna une couronne civique dans ces jours de deuil, dont le ſouvenir ſeul fait encore frémir, réunis les dons du génie dont la nature t'a décoré, au ſuperbe talent du miniſtre qu'adore la France. Que l'éloquence vienne au ſecours de l'éloquence ; ſonge qu'aujourd'hui, en tranſmettant avec rapidité le ſentiment profond dont il eſt pénétré pour la bonheur de la nation, tu feras oublier à l'univers ſon ami & le tien, la diviſion qui a ſéparé vos opinions. Faites-en un ſaint aſſemblage, qu'il en réſulte un faiſceau de confiance, un faiſceau de lumieres ; Moyſe frappa le rocher, il en découla une ſource d'eau vive qui réſſuſcita le peuple d'Iſraël

& lui permit d'arriver dans la terre promiſe; que le patriotiſme de M. Necker ſe fonde avec le tien, le torrent de la félicité s'ouvrira ſous vos pas, & plus heureux que le conducteur juif, vous entrerez l'un & l'autre dans cette terre de bénédictions. Ah! mépriſe, éloigne de toi cette cohorte vile, cette horde livide & chauve qui te ſouffle les poiſons de ſa haîne & de ſa jalouſie. Non, tu n'es pas fait pour une telle aſſociation. Les perſonnalités ſont toujours dangereuſes, que dis-je, ſouvent funeſtes. Oui, j'en ſuis ſûr, tu voudrois effacer en larmes de ſang, le dire impie qu'ils ont écrit pour toi dans ta dix-neuvieme lettre; oui, tu n'as pas eu la barbarie de proſcrire des têtes aimées & reſpectées; tu ne les connois pas; tu les chérirois, tu rendrois juſtice à leurs lumieres & à leur probité. La tirade prématurée qu'on t'a fait ſigner ſur l'eſclavage des noirs, promene la mort dans le nouvel hémiſphere, peut-être qu'au moment où je te parle les poignards s'aiguiſent des

deux côtés. Ah ! rétracte cet article Genevois, la politique le désavoue, la philosophie l'efface en pleurant & craint que ta philantropie en soit dégénérée en antropophagie. Le seul projet d'une motion destructrice de la caisse d'escompte, a semé ces jours derniers le désespoir dans tous les cœurs. Ah ! si elle nous avoit été retranchée, la seule planche qui nous reste pour nous aider à arriver au port, ta perte eut été le premier des crimes qu'eut enfanté cette conception monstrueuse. Ah ! pour l'honneur de la France, pour celui de l'humanité, n'écoute plus des passions étrangeres dont l'impulsion dégraderoit ton caractere. Regarde autour de toi les carrieres ouvertes à ton génie. Que la liberté marche fiérement à tes côtés dans les plus reculés déserts de l'Europe. Nouvel Orphée, que les Lions de la Numidie, que les Ours des régions hyperborées s'humanisent à ta voix, tu dois la liberté au monde, tu as dompté Bucéphale, tu mettras l'Univers sous le joug de la raison; plus for-

tuné qu'Alexandre, tu n'auras beſoin de perſonne pour écrire tes conquêtes, & de retour dans le berceau de tes exploits, nous aurons à notre tour le ſpectacle du philoſophe Athénien revenant du Palais de Syracuſe.

Graces vous ſoient rendues, courageux Volney, qui avez oſé répandre dans l'aſſemblée les vérités régénératrices dont le poids oppreſſoit mon cœur depuis ſi long-temps.

Graces vous ſoient rendues, conſéquent Briſſot, vous qui dès le mois d'avril avez indiqué aux députés leur conduite, vous qui les avez circonſcrit dans le cercle que la juſtice & la verité avoient tracés ſous votre plume. Appellé aujourd'hui à fonder notre municipalité, puiſſiez-vous trouver dans le choix & l'aſſentiment de vos commettans les dédomagemens des rigueurs du ſort & du malheur qui vous a tyranniſé.

Que s'il étoit permis de joindre à cette grande cauſe un ſentiment particulier, ne puis-je donc auſſi réclamer

quelques droits à l'indulgence de mon pays. Qu'il m'eſt doux, en me rappellant l'énergie des ſentimens que j'ai manifeſtés dans mes précédens écrits, de penſer auſſi que mon zele n'a peut-être pas été infructueux à ma triſte patrie. Bercé dans la révolution Américaine, la liberté a été dès mon enfance le but unique de mes penſées. Briſé dans ma carriere par la main de l'adverſité, le courage eſt devenu le beſoin de ma jeune ame; froiſſé entre ces deux ſentimens, le patriotiſme s'épure, nul intérêt ne le retient captif, il s'épanche avec la rapidité du trait, & les conſolations de ſes ſuccès effacent des ſiecles de chagrins.

SUPPLÉMENT.

La motion sur la caisse d'escompte n'a été heureusement qu'imprimée. Sa lecture & sa discussion n'ont rien coûté à la nation. Elle a fait un grand mal sur la place, elle aura sans doute rempli le vœu de ses auteurs & colporteurs; aussi les méchans disent que n'ayant pu en tirer de la gloire, ils ont au moins essayé d'en tirer du profit.

La caisse d'escompte réduite par ses avances à la nation inactive, à un capital actif seulement de treize millions, a cependant trouvé le moyen de payer sans discontinuer du matin au soir, d'alimenter les deux mille ouvriers de la manufacture des glaces, de soutenir toutes les grandes manufactures de Paris, d'entretenir la caisse de Poissy, dans l'abondance, de fournir l'argent indispensable à la maison du Roi, d'envoyer à la ville de Lyon, des secours

ſuffiſans pour l'empêcher de périr dans les convulſions du beſoin, enfin en eſcomptant les récompenſes données aux gardes-françaiſes, elle ſeule a payé notre liberté, & voilà pourtant l'établiſſement dont on veut faire pendre ou faire payer les directeurs.

J'ai compris les vingt-cinq millions des reconnoiſſances de la caiſſe pour le prêt d'avril, comme partie de ſon capital : j'ai conſidéré que plus de la moitié de ces reconnoiſſances ſont entre les mains des actionnaires, & peuvent en quelque ſorte s'amalgamer aux actions. Si je me ſuis trompé, ma franchiſe eſt l'apologiſte de ma bonne foi, & mon plan n'en ſubſiſtera pas moins dans ſon entier, en joignant les unes aux autres.

En vain voudroit-on dire que les ſoixante-dix millions dépoſés par la caiſſe, au tréſor royal, ſont une créance qui a trente ans de terme, & non un dépôt exigible à volonté, ce ſeroit une déception groſſiere. Le privilége de trente années, octroyé par l'arrêt du conſeil, n'a point été confirmé par les lettres-patentes

promiſes, elles n'ont jamais été ni rendues ni enregiſtrées : ainſi, les ſoixante-dix millions ne ſubſiſtent aux termes de l'arrêt du conſeil que comme gage de l'acquit des billets, comme cautionnement, comme dépôt.

C'eſt cet arrêt qu'il faut relire, & non les opinions d'un créancier de l'état, ouvrage *qui ne ſe vend point*, chez Buiſſon, rue Hautefeuille.

L'illuſtre Panchaud étant mort, il étoit juſte que d'illuſtres Genevois vinſſent à leur tour eſſayer de mettre à contribution la cupidité françoiſe dans ſes projets ou dans ſes craintes. Mais ce qui a réuſſi une fois, ne réuſſit pas deux. Nous conſeillons au créancier de l'état, Claviére, & à l'ami des Noirs, du Roveray, l'aimable confident de M. Pitt, de porter ailleurs la ſublime théorie de leurs opinions. La pratique pourroit leur devenir funeſte; ſans doute il ne leur ſera pas plus difficile ici qu'à Geneve d'armer un parti, de placer à la tête un chef populaire; mais qu'il y prenne garde, ce chef, nous ſommes inſtruits par l'expérience.

Et ſi Mirabilis en eſt le capitaine,
Nous ſaurons lui trouver un lac de Traſymène.

Notes ſur la compagnie des vies.

Cette impertinente compagnie a été, choſe remarquable, fondée par deux des plus grands ennemis de la France; le baron de B., & le baron de B.

Le dernier de ces barons de B. oſe ſiéger inviolablement chaque jour dans l'aſſemblée de la nation. C'eſt bien juſte. Il repréſente trente individus d'un pays preſqu'ignoré; encore a-t-il penſé partager ce petit honneur, avec un prince très-ſéréniſſime, dont la modeſtie & le pa-

triotiſme ſont allés ſolliciter l'eſtime des Birbanti & des Lazaroni.

Le dernier de ces deux barons de B., étoit ce que nous appellons en bon français, *l'ame damnée* du premier viſir, le baron de B. Il avoit été le chercher lui-même pour le préſenter à la patrie : il l'avoit eſcorté juſqu'à Verſailles, le ſamedi 11 juillet. Le 12 juillet il paſſa la journée avec lui à rédiger avec ſon acolythe Sainte-Foy, le famenx projet de faire mettre en ſûreté à la Baſtille, l'argent comptant de la caiſſe d'eſcompte, & les moyens de nous faire avaler cent millions d'un papier-monnoie, hypotéqués à la vérité ſur *la nation qui auroit payé.* Le lundi 13 il vint à Paris pour voir ſi effectivement la frayeur de Verſailles avoit quelques fondemens, ſi les pariſiens ſonnoient le tocſin, en un mot ſi *ces gens-là* remuoient. Le 14 il falloit ſe rendre au divan avec les plans de la veille ; les barrieres étoient gardées, & bien plus d'un baron avoit grand peur. Notre petit baron de B. fit déguiſer ſon laquais en gentilhomme, ce qui n'eſt pas difficile comme on ſait ; & lui ſe déguiſa en laquais, & il ne craignoit plus d'être reconnu. Arrivé à la barriere de la Conférence, avec ſon papier qu'il avoit caché ſous un faux toupet, la Fleur eſt arrêté, obligé de prendre le mouſquet, d'entendre à chaque voiture, ſon nom lardé de maudiſſons, & de faire d'avance la ſcène de l'abbé de Baliviere, il trembloit que la ſueur froide qui l'agitoit alors, faiſant fondre ſa pommade, ne fît gliſſer de deſſus ſon crâne le papier patriotique, & en éclairant ſes braves camarades ſur leur indigne confrere, *n'éclairât* à ſon tour le pauvre la Fleur, en dépit de ſes anciennes liaiſons avec Henri IV. Voilà une des mille ridicules ſcènes de cette époque célebre, nous en apprendrons beaucoup d'autres ſous peu.

Le 15 juillet, l'inviolable baron trouva moyen de ſe ſauver à Verſailles, alors le Roi inſtruit, &c. 4 *p.* d' &c.

Voilà pourtant les hommes qui viennent croaſſer auprès de Mirabeau, & ſouiller ſon ſublime talent. Eſt-ce religion, eſt-ce manie qui le rend l'apôtre de ces divinités mal-faiſantes ; ou bien eſt-ce le beſoin de remplir le portemanteau du courier de Provence ? Cela me rappelle une épigramme peu connue qui parût lors de ſa premiere feuille, dirigée contre l'évêque de Nanci.

D'un dur pamphlet le virulent auteur,
Reprochoit au prédicateur
D'un ſermon par ſa plume accuſé d'artifices ;
Trop de tendance & trop d'ardeur
A la feuille des bénéfices.
Mais n'eſt-ce pas un pareil goût
Qui créa cet écrit, que tout méchant accueille ;
Et Mirabeau n'immole-t-il pas tout
Aux bénéfices de la feuille.

F I N.